Mohammed Dib est né à Tlemcen, dans l'ouest algérien. Ville natale à laquelle il rendit hommage dans sa célèbre trilogie : *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957). Instituteur un temps, puis comptable, traducteur, journaliste à *Alger républicain* et pour le compte de l'organe du Parti communiste *Liberté*, il est finalement expulsé d'Algérie en 1959. Il s'installe en France et commence sa carrière littéraire. Il est le premier écrivain maghrébin à recevoir, en 1994, le Grand Prix de la Francophonie. Et celui dont Aragon disait : « Cet homme d'un pays qui n'a rien à voir avec les arbres de ma fenêtre, les fleuves de mes quais, les pierres de nos cathédrales, parle avec les mots de Villon et de Péguy ». Il est mort chez lui, à La Celle-Saint-Cloud, le 2 mai 2003, à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui quelques-unes des plus belles pages de la littérature algérienne.

Mohammed Dib

LE MAÎTRE DE CHASSE

ROMAN

version définitive

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-02-032642-6
(ISBN 2-02-001202-2, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 1973, octobre 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livre 1

Aymard dit :

Je ficelle. Des paquets, papiers, livres, linge, je ficelle, je ficelle. J'empile tout ce que je peux au-dessus de l'armoire, ou je le glisse en dessous, parce que, débordant, elle ne peut plus rien contenir. J'en profite pour remettre chaque objet à sa place. Au point où nous en sommes ! Pour accrocher dans la penderie des effets qui séjournent depuis des mois sur les chaises. Des chaussettes, des mouchoirs, un slip. Et des papiers. Toujours des papiers. Ramasse. Ramasse. Il en traîne sous le lit, sous les autres meubles, partout. Incroyable, ce que des choses réputées inertes peuvent se balader. Puis je recommence.

La chambre perd petit à petit son air de capharnaüm. On peut circuler, utiliser un siège sans s'asseoir sur une brosse à dents, un cendrier, un paquet de biscottes. Je ramasse.

La reconnaîtrai-je bientôt ?

Nathalie ne me le cédait pas pour la pagaille. Elle n'avait que dédain pour le désordre dans lequel nous vivions. Il faut être juste : elle ne remarquait pas

davantage l'ordre quand, par hasard, il en régnait autour d'elle.

Je range. Je range fanatiquement.

Il n'y a pas comme les pagailleurs. Ne pas oublier non plus de remettre d'aplomb ces cadres contre les murs. Non, il n'y a pas comme les pagailleurs (des chemises encore, des chaussettes encore, des papiers encore) quand ça les prend. De ranger.

On dirait que j'enterre quelqu'un.

J'enterre, j'enterre.

J'enterre la classe.

Maintenant je peux respirer, voir devant moi, et derrière. Dans une semaine, plus de classes. Cinq jours exactement. J'enterre mes soucis professoraux. Tendant ses branches entre les interstices des volets, un arbre de soleil flambe. Il occupe l'entrebâillement de la porte-fenêtre. Il se projette sur le mur d'en face, se brise à l'angle. Il a coupé la chambre en deux pour aller inscrire on ne sait quoi de gigantesque sur le mur. Je le regarde, aveuglant, tandis que je tiens à la main, depuis un instant, une lettre retrouvée dans le fatras.

J'en secoue la poussière. Je reconnais l'écriture haute, régulière. Je lis. J'ai sous les yeux la voix de maman. Elle ne mentionne plus la décision que j'ai prise de me fixer dans ce pays. Elle a été formidable. Tant de compréhension a de quoi renverser. Les mots que j'entends répètent tous : « Tu as commencé par te conduire en grand garçon. Tu peux continuer. » Une merveille de.

Autrefois je disais : « Les parents ne sont pas exactement la sorte de gens à qui se confier. » On s'écrit

souvent ; je disais : « Non, ce n'est pas la sorte de gens. » Papa ajoute de temps à autre, pas toujours, des notes sur les marges de ses lettres. Une étreinte, une succion sèche, par-delà l'écran de pensées ; c'est l'arbre de soleil qui s'est jeté sur moi. Deux ans dans un nouvel endroit, c'est peut-être très long.

Ça peut être très court aussi. *Mais tu regarderas souvent vers ces premiers temps, cet autrefois récent. Tu te retourneras souvent vers ces instants rassemblés là-bas, concentrés et enclos là-bas dans leur étrangeté familière ; dans leur allégresse, leur paix, leur quiétude.*

Il est sur ma nuque. Une partie de mon dos et de mes jambes cuit. Sacré soleil, si on ne le sent pas ! Deux années c'est exactement, très long et très court, le temps qu'il faut aux problèmes pour devenir insolubles, pour en arriver comme eux ici à vouloir les escamoter et, comme eux, espérer le faire par ces discussions – ces discussions simplement trop intelligentes pour être honnêtes.

Je range. J'enterre. Ça enlève un poids. Deux années dans un endroit quelconque. La durée pendant laquelle la nouveauté des choses se dissipe, et les satisfactions, comme les problèmes, se font quotidiennes. Ce ne sera pas cette fois. Pas encore. Et quand le moment viendra, il ne pourra même plus être question de fois.

Puis ce cri dehors. Cet horrible cri incoercible, féroce, indifférent qui éclate dans le matin de juillet. Et lui, qui arrivera ensuite, malingre, les yeux inquiets, chassieux, tirant son bourricot, le bourricot tirant le charreton. Lui qui arrive comme tous les

matins, toujours à l'heure. Je n'ai pas besoin de m'approcher de la porte-fenêtre, ou de regarder ma montre.

La fille d'en face sortira : il n'y aurait qu'à se poster à la porte-fenêtre, ça ne manque jamais. Une grande, brune, mince. Quelquefois dans une de ces robes de bohémienne qui battent les chevilles. Ça lui va foutrement mieux que la jupe ou le tailleur qu'elle met pour se rendre en ville. Elle s'appelle Karima. Je le sais depuis que je l'ai entendue répondre quand des voix l'ont appelée Karima de l'intérieur de la maison. Elle les porte sur la peau sans rien dessous.

Je ne me suis pas trompé. Elle est là, devant le portillon, parmi les feuilles et les ombres bleues des orangers. Elle est dans sa longue robe semée de capucines ou d'une fleur semblable. Une robe que gonflent ses mouvements rapides et qui se couvre de flammes tourbillonnantes de lumière, qui vole et la moule. Elle est mieux dans ce genre de robe. Ça convient foutrement mieux à son long corps mince. Et les mouvements de la tête aussi. Vifs, mutins, ils soulèvent des boucles noires autour de sa frimousse étroite.

Son regard glisse de ce côté, puis elle lance au marchand une phrase. Elle répète la même chose avec impatience. Son regard revient par ici. Elle a quelque chose de drôle. Tout est drôle chez elle. Elle a tout à fait le genre de mouvements invraisemblables d'une pouliche.

L'attelage, l'homme, le bourricot, le charreton, houle immuable de grincements, broie la paix du matin. Karima demande un certain nombre de

légumes, de loin, avant qu'il arrive. Elle poursuit la conversation avec lui une fois qu'il est devant la maison. Elle ne s'interrompt pas. Elle dit encore des choses, des quantités, d'une voix haut perchée. L'attelage a stoppé ; il n'y a plus que sa voix dans la rue.

Elle a bien regardé en face, ici. Elle a bien levé sa petite main et l'a secouée. Une bouffée de fièvre m'échauffe la figure. La petite futée. Il est impossible à quiconque de m'apercevoir de l'endroit où elle se tient. J'hésite ; pourquoi sortirais-je ? Suis-je idiot ! Je sors. Sacrée fille. Je traverse l'allée entre des orangers, des rosiers, des massifs de buis. Je suis un idiot. Je vais jusqu'à la porte d'entrée. Carrément jusqu'à la porte.

Waëd dit :

Je lui dis :

– Cet individu est en train de semer le trouble.

Je lui parle par-dessus la longue table placée entre lui et moi. Écoute-t-il ? Ce n'est pas sûr. Tout lui est égal. Pour ce qui est de s'intéresser aux choses il n'est plus de ce monde. Occupé seulement à fixer sur lui ses longs yeux tristes, ses yeux jaunâtres et brûlants. Occupé seulement à regarder Dieu sait quelle chose, pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

– Madjar a de plus en plus d'influence sur les paysans, monsieur le Préfet. Si on tranche tout de suite dans le vif, ça n'ira pas plus loin. Aucun d'eux ne lèvera le petit doigt pour sa défense. Ils ne demandent rien. Ils ne veulent rien. Pour l'instant, ils préfèrent encore faire confiance aux autorités.

J'essaie de pénétrer l'ombre qui l'entoure. C'est à cause de cette maladie. Il ne peut pas supporter le grand jour. Et quand même on y arriverait, une autre ombre vous arrête. Une ombre qu'il dégage, lui. Une ombre dont il se recouvre jusqu'aux yeux. Cet homme n'est déjà plus sur terre.

– Non, aucun d'eux ne lèvera le petit doigt. Aucun ne se mettra dans son tort pour le soutenir. Mais si on attend trop…

Je sais que mes explications n'ont pas plus d'effet que la chanson du vent dans une maison abandonnée.

Je dis pourtant :

– Ils pourraient alors changer.

La même ombre, le même regard. À se demander ce qu'il surveille avec un pareil regard, avec ces yeux perdus plus loin qu'ici, plus loin que ce bureau et que toute cette ville. Mais quelque chose de blanc brille, un éclair, et je crois bien que ce sont ses dents. Se peut-il qu'il ait souri ?

J'entends dire :

– Vous allez vous occuper de ce gêneur.

– Il ne prend plus de précautions, comme si ce qu'il fait allait de soi.

Il y a quelque chose de surprenant et je ne sais pas quelle chose. Je crois que c'est cette voix.

Non pas la voix elle-même, cette voix desséchée qui ne paraît pas sortir d'un corps mais d'elle-même ; plutôt l'accent de pitié.

Je dis :

– Il ne se donne plus la peine de cacher son jeu. Son audace ne peut que lui gagner encore des sympathies si c'est possible.

– Il vous préoccupe.

Ce sarcasme charrié par cette voix de cendres. Je ne comprends pas. Je ne dis rien, puis je dis :

– Madjar met l'ordre public en danger.

Il semble toujours occupé à regarder autre chose.

Je dis :

– Il en a déjà assez fait pour que la justice s'intéresse à lui.

Il ne trouve rien de mieux qu'à regarder là où (sans doute) il doit bientôt aller. Dans ce cas, qu'il laisse les vivants régler leurs affaires entre eux. J'attends depuis un moment une réponse.

Il va falloir se passer de son avis et prendre une décision. Pourquoi s'occuperait-il encore de ces choses ?

– Les acquisitions de notre Révolution seront réduites à néant par de tels individus.

La réponse vient :

– Vous avez tort de grossir cette affaire. Elle n'en mérite pas tant.

De nouveau, la voix s'envase dans l'ombre. De nouveau il ne fait que regarder. Vieille buse. Dirait-on pas qu'il veille sur un bien, un trésor, et que c'est si précieux que l'idée de le perdre l'empêche de plier bagage. A-t-il l'intention de monter la garde longtemps de la sorte ?

Il ne fait que regarder.

Je suis sur le point de reprendre mon rapport. Mais il dresse une longue main décharnée. En même temps il semble attirer davantage à lui cette ombre qui le protège comme une chose apprivoisée et fidèle, l'attirer frileusement. Et jusqu'à sa présence, qui a l'air de se fondre dans l'atmosphère sourde de ce bureau, tout devient conjecture.

Mais sa voix se pose sur moi comme une main. Tellement comme cette main qu'il a levée que je sursaute.

– Pour chaque Algérien mort en sacrifice, dix Algériens ont reçu la responsabilité de cette mort.

Elle est assez claire pour que chaque mot traverse la salle comme une pierre.

– Mais si c'est pour assouvir des vengeances, cette terre aura été mise à feu et à sang non pour que tous aient droit à une promesse et à une vie différentes…

Il s'efforce de continuer. Il halète. Il n'a pas cessé de haleter depuis le début, mais aussi de devancer l'étouffement qui le gagne, la suffocation qui le menace.

– … car c'est la responsabilité que tous ces morts… tous ces morts… nous ont léguée… et celui qui l'aura repoussée… refusée parce qu'il pense qu'il y a mieux à faire…

Il va devoir s'interrompre tôt ou tard, et avant qu'il vienne à bout de sa phrase. Il est assis sans remuer une jambe ou un bras, sans bouger, ni faire quoi que ce soit. Assis à cette place comme s'il allait continuer à l'occuper une fois mort.

– … celui-là aura repoussé ce pays.

L'incendie de ses steppes l'été, leur violente lumière gelée l'hiver, l'impitoyable immensité. Il en a plein sa personne. Et de cette même espèce d'absence, de cette même espèce de vide, de cette même façon d'être toujours loin, toujours à mille lieues de là.

Sa voix épuisée dans un râle, son regard continue néanmoins à brûler comme certaines étoiles certaines nuits, d'un éclat funèbre.

C'est un homme sorti du maquis. Il se croit peut-être encore là-bas. Toujours en train de faire le coup

de feu, comme si rien n'avait changé, et nous en sommes à notre troisième année d'indépendance. Comme si le pays n'était pas devenu autre en ces trois années, que sa vérité ne soit pas devenue une vérité d'hier, et qu'à chaque temps sa vérité. Il n'a même pas l'air de le soupçonner, et qu'il n'est plus, lui, qu'un survivant qui prolonge indûment son existence.

S'en accommoder, c'est tout ce qu'il y a à faire, en attendant ; la chandelle tire sur sa fin.

Je ne me suis pas privé de le lui dire le jour même où j'ai pris mon poste. Parce que je savais d'où il sortait, et qu'il gardait encore sur ses souliers vernis la poussière de sa campagne et, sur lui, l'odeur de cette terre où il aurait dû rester.

– Prenez garde que le fellah ne submerge tout, ne détruise le peu de choses valables que nous ayons sauvées. Il s'est réveillé, si on peut dire. Il arrive. Il envahit tout. Il marchera sans même le savoir sur tout ce qui vaut quelque chose, il l'effacera sous ses semelles.

Et lui :

– C'est la pâte originelle de ce pays.

– Oh, si vous le prenez ainsi ! Il n'en est pas moins prêt à le rendre aussi à sa barbarie originelle. C'est l'homme d'avant et d'après le déluge.

Je le lui ai dit parce que je le pense. Parce que s'il était sorti de sa steppe, il ne fallait pas qu'il essaie de nous en faire accroire.

– Un ravageur de civilisation, de valeurs morales, ai-je dit.

Il fallait qu'il sache à quoi s'en tenir.

Pourquoi me serais-je fait scrupule d'exprimer ce que je pense ? Pourquoi me serais-je gêné ? Si quelqu'un devait se sentir gêné, tant pis pour lui.

– C'est l'homme qui apparaît avant et après le déluge.

Il a levé cette main décharnée à la blancheur d'os. C'est bien. Moi aussi, je lève la séance. Je ramasse mes papiers et je décampe sans attendre d'y être invité.

Karima dit :

Le voilà qui arrive.

– Bonjour, monsieur Aymard. Il ne faut pas vous demander si les classes sont finies. Rien qu'à voir votre air.

Il sort, il reste devant le portillon.

– Quel air ? dit-il.

– On le voit tout de suite. Autant qu'il me semble, un air pas ordinaire.

Ça le fait rire. Ça secoue cette mèche qui se redresse au-dessus de son front. Il me regarde. Je dis :

– Nous, dans trois jours, la plage. Toute la smala. Et vous, vous allez passer vos vacances où, en France ?

– Ma foi, non.

– À la mer.

Son rire se divise en reflets dans ses lunettes.

– Non plus.

Je dis :

– C'est une devinette ?

J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de pas

tout à fait normal je ne sais pas où. C'est lui, M. Aymard. Il n'est pas un tantinet bizarre avec ce qu'il dit ? Ce n'est pas comme ça que je vois un Français.

– Ce n'est pas possible. Qu'est-ce que vous allez faire ? Rester ici ?

– J'en ai bien peur. J'ai bien des choses encore…

Il ne dit pas quelles choses. Ce n'est pas comme ça que je le voyais.

– Je vous promets que vous allez vous ennuyer ferme. Vous n'allez pas compter vos bâillements. Des fois que vous aimeriez ça.

Je rassemble mes légumes dans le couffin. Ça suffit comme ça. Je lui adresse un petit signe de la main. La rue nous sépare. Mais il reste là, M. Aymard, avec son sourire. Que va-t-il faire ? Je pourrai le voir, ce qu'il fera, sans qu'il me voie, du fond du jardin.

J'ai vu. M. Aymard est resté là-bas. Il achète pour la forme des cerises et des prunes. Il les mangera tout seul dans sa chambre.

Mais dans la cour, c'est Youb qui s'arrête, qui reste sans bouger en me voyant lorgner vers la rue. Il me jette des coups d'œil, il montre une sorte de sourire gêné. Je m'arrête devant lui. Son sourire se fige. Il se détourne. Il penche la tête de côté et se couvre le visage des mains. Je dis :

– Qu'est-ce qui te prend, Youb ?

Il continue à se cacher la figure. Mais quand je lui ôte une main, il se laisse faire. La moitié de sa figure me regarde, étonnée. Il a conservé son sourire. Mais c'est maintenant que cette moitié de

sourire m'effraie, cette moitié de sourire qui ressemble à une prière. Sacré, maudit garçon. Quelle pitié ! Se conduira-t-il jamais comme un homme ?

Elle me fait peur, cette moitié de tête qui me regarde. Il voudrait me donner mal au ventre qu'il ne s'y prendrait pas mieux.

La gorge contractée, je dis :

– Qu'as-tu, Youb ? Dis-le, si tu as perdu ta langue ?

J'ai dit ça et j'ai l'impression que je me suis effrayée de quelque chose qui n'a jamais existé. La peur est passée comme une ombre entre nous. J'éprouve en ce moment quelque chose qui n'a jamais existé. Mais le regard anxieux, le regard qui rit, le regard qui implore, est toujours là, sur moi, et encore je ne distingue pas ce qui se passe sur l'autre moitié cachée par l'autre main. Et je me rends compte que quelque chose de terrible, quelque chose d'irrémédiable, s'est passé. Mais je dis seulement :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je dis qu'est-ce qu'il y a mais je ne comprends pas. Je n'y comprends rien, je ne peux rien dire, et je sais qu'il ne peut rien dire, non plus, et je ne sais pas pourquoi je me sens pâlir.

Je m'écarte. Je sais qu'il ne peut rien dire. Je continue. Je ne m'attends pas à ce qu'il dise quoi que ce soit. Je m'attends à ce qu'il se produise Dieu sait quelle chose, ça oui, et personne ne comprendrait ce que c'est.

Mon cœur bat, bat ; c'est insupportable. Je m'attends à. Dans une minute quelque chose d'atroce arrivera.

Il saute dans ma poitrine. Youb a tourné sa moitié de visage vers moi. Ses lèvres remuent.

Aucun son n'en est sorti. Il ne peut rien dire. Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire, je sais ce qu'il a voulu dire. Il m'a parlé comme à travers une vitre. Mon cœur ne se contente pas de le haïr, il ne le haïra jamais assez.

– Toi, dit-il.

Ç'a été tout. Il n'a pas été capable d'en dire plus. Il a compris combien je le hais. Il a senti toute l'aversion qui bout dans mon cœur. Il ne me quitte pas de son œil découvert.

Je me pose la question. Je me la pose sans arrêt, je la formule sans me servir de mots, une question à peine consciente comme un frisson qui me secouerait tout le corps.

Je le regarde. Mes frissons redoublent. Je me rappelle comment on éprouve une sensation à la fois brûlante et froide. Je me rappelle comme il s'est approché de moi, les mains tendues, tremblantes, sans avoir l'air de me voir, sans en avoir l'air du tout, il y a quelque temps, il y a longtemps.

Pourquoi ? C'est la question qu'il ne faut pas, jamais, poser. Et c'est la même question maintenant, ou quelque chose d'approchant. Et j'éprouve la même impuissance.

Je m'écarte de plus en plus de Youb, je recule et je regarde toujours Youb. Il a un sourire presque enfantin.

Un cri a jailli de sa poitrine. De dépit, de colère. Ses deux mains, ses deux bras retombent le long de son corps. On lui voit maintenant tout le visage.

Il a une expression, il me regarde tout comme cette fois-là, il y a quelque temps.

– Mon Dieu, dit ma mère.

Elle est venue. Elle le ramène. Elle est venue emmener Youb.

Il n'y a plus d'espoir. Il ne reste aucun espoir. Cette chose, cette vérité se grave, se fixe, en moi.

– Comme tu le fais souffrir, dit ma mère en l'emmenant.

Mes lèvres tremblent. Je dis :

– Pourquoi moi ? Pourquoi ne serait-ce pas lui ?

Je souris de défi. Par défi j'ai voulu sourire, et j'ai senti ce sourire me tordre les lèvres. Je les regarde bien tous les deux. Ils vont bien ensemble.

Ma mère dit :

– Vraiment… On se demande parfois ce que tu as dans la tête.

Je dis :

– De quoi ?

Elle me regarde. Elle ne dit pas un mot. Les yeux de Youb se lèvent aussi vers moi. Ils luisent d'hostilité. Tout est bien, tout est mieux ainsi.

Youb est un tout petit enfant.

Je dis :

– Youb est un tout petit enfant.

Si-Azallah dit :

J'étais assis dans un de ces fauteuils de cuir, je me suis levé, j'ai dit :

– Ils vont encore repartir chez les petits fellahs, Kamal Waëd.

Et il ne s'est pas assis à son bureau. Il est resté debout.

Je l'observe.

– Ils vont y retourner. Alors réfléchis à ce que tu feras. Conserve ton sang-froid.

Détournant la tête, il dit, ce sont les seules paroles qui lui échappent :

– Ah, ils vont repartir.

Sa figure n'a pas changé. Il est allé chez le coiffeur. Ses beaux cheveux sont plus brillants, plus souples encore que d'habitude.

Sauf cet air distrait, qui lui est venu soudain, il n'y a rien de modifié dans son attitude.

– Oui, je suis venu te le dire avant que tu ne l'apprennes par des rapports de police. Ne va pas leur chercher des poux.

Il reste derrière, devant, ou se promène dans la pièce, mais ne s'assied pas à son bureau.

– Ne cherche pas à les empoisonner pour le plaisir.

– Il y a toujours ce pas de trop que personne ne peut éviter.

– Oh, dis-je, ils ne commettent pas de crime.

Pour la première fois il me regarde en face. C'est simplement la première depuis que je suis entré.

– Qu'est-ce qu'il te faut donc ?

Je ne voudrais pas croire qu'il a voulu dire qu'est-ce qu'il te faut de plus.

– Qu'est-ce qu'il vous faut, tous ? Je n'entends que des sottises dès qu'il s'agit de ces gens. Tant que ça vient d'irresponsables, c'est sans importance. Mais j'en ai assez entendu comme ça.

Il est debout derrière son bureau, maintenant, il y appuie les mains. Mais la raison pour laquelle il prend cette affaire à cœur il ne la dit pas. *(Tant que ça, irresponsables ?)* Il me passe une drôle d'idée par la tête. Non, il y a quelque chose qui cloche dans cette idée, elle est trop troublante, voilà son défaut ; absolument effrayante. Il dit à ce moment :

– Je ne veux pas considérer qui et quoi ; s'il y a des mesures à prendre, je les prendrai.

– Le Seigneur lui-même ne dispose pas…

– Laisse ça tranquille.

Toute son attention est concentrée sur son bureau. Je dis :

– Je t'envie pour l'assurance avec laquelle tu décides ça… J'avoue ne pas comprendre. J'ai peut-être tort.

– Évidemment.

C'est une idée trop bizarre. Elle me fait l'effet d'une bestiole sur ma nuque. Je devrais avoir honte.

– Tâchez de ne pas infliger des épreuves inutiles à ce pauvre pays en les justifiant par les plans que vous préparez dans vos bureaux, dis-je. Ce qui est en train…

Il relève la tête. Ce n'est pas moi qui retiens son attention mais quelque chose qui semble se trouver derrière moi.

– Des épreuves inutiles ? Il en subira s'il manque de plans justement ! C'est là qu'il en connaîtra, des épreuves ! S'il manque de plans !

– Allez-y doucement quand même. Vous ne pourrez pas vous en empêcher.

Il a un sourire sombre mais indulgent. Ce n'est pas de quoi je suis venu l'entretenir, je me suis laissé encore entraîner malgré moi. Je pense : pourquoi Madjar ? Pourquoi cette haine particulière, cet acharnement ? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

– Je ne comprends pas grand-chose à la politique. J'ai peut-être tort.

Il dit :

– Évidemment.

Le soleil, depuis quelques secondes, brille intensément sur les jardins de la préfecture. Le rideau qui la filtre n'empêche pas une lumière cruelle de se précipiter à travers la baie.

Une lumière presque inquiétante. Je la regarde. Il faut qu'il y ait quelque chose derrière, autre chose

derrière. Caché dans cette haine, il faut qu'il y ait le diable sait quoi.

– Madjar et ses compagnons représentent un si grand danger que ça ? dis-je.

Il enlève ses mains de son bureau, il les tient ouvertes comme dans une passe magnétique et recule en même temps.

– Ils sèment le désordre ! C'est ça leur crime. Et ce serait un autre crime de les laisser compromettre ce qui a été obtenu au prix de grands sacrifices. Pour chaque Algérien mort en sacrifice… Ce serait un crime de laisser des irresponsables – mais guère des innocents, sache-le – libres de nuire.

C'est la force qui l'envoie, qui la pousse ici, dans ce bureau, qui la rend inquiétante.

– Le crime, ce serait de leur laisser la bride sur le cou.

Je ne vais pas bien. C'est une honte, une idée pareille. Qu'est-ce qui me prend ? Mais elle ne se laisse pas chasser.

Je ris pour me débarrasser de l'angoisse *(irresponsables, irresponsables, il ne sait pas dire autre chose ?)* qui, pour avoir attendu, ne me saisit que plus fort. J'éprouve une nausée comme si j'avais mis, dans le noir, le pied sur une marche branlante.

– J'ose espérer qu'il ne se passera rien.

J'ai dit ça d'un ton trop négligent. A-t-il compris ? Il fronce les sourcils. Il n'a pas compris. Je dis :

– Avec les mendiants de Dieu.

J'entends qu'on arrose dehors, dans les jardins. Il arrive des senteurs de terre, de plantes mouillées, de